

- LA FILLETTE AUX DOMINOS -

" L'Objet du Délice " était un endroit propice à trouver un peu de réconfort. Particulièrement ce jour-là. Des trombes d'eau tombaient, annonçant avec autorité la fin du mois de septembre. Le petit salon de thé permettait aux promeneurs surpris par le déluge de s'abriter quelques minutes pour se réchauffer et déguster une boisson chaude.

C'était la sage décision qu'avait prise une maman qui attendait au comptoir que son petit garçon choisisse la sucrerie qui lui ferait plaisir pendant qu'elle consommerait un chocolat chaud " avec une goutte de Grand Marnier ". Le geste qu'elle fit avec son pouce et son index pour accompagner la commande qu'elle avait chuchotée laissait à penser qu'elle avait une façon généreuse de quantifier une goutte. La serveuse hochait discrètement la tête pour signifier qu'elle avait bien compris le sens de la demande puis s'adressa au petit garçon :

_ Et toi, mon petit. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

_ Une suCETTE ai...

N'ayant pas compris ce que le garçonnet avait trop timidement demandé, la vendeuse se tourna vers sa maman qui tira son enfant par la manche de son manteau et lui dit :

_ Parle bien et dit s'il vous plaît. La dame n'a pas compris ce que tu veux. Et retire les mains de tes poches, on dirait un pingouin.

Le garçon se rappela la sortie au zoo qu'il avait faite avec sa classe, le mois précédent. Il y avait vu des pingouins qui lui parurent très agiles dans l'eau tant leur nage était fluide. Il se dit que sa maman ne voyait pas cet animal de la même façon que lui. Il réalisa cependant que ce jeu des comparaisons les réunissait. Il avait eu le même réflexe que sa mère qu'il avait comparée à un animal lors de cette sortie. Il était resté tétanisé devant la laideur d'un drôle de " cranivore ". Son institutrice lui avait dit le nom de cet espèce de gros chien. Elle avait ajouté que la hyène était un animal méchant qui riait du malheur des autres et grognait pour se faire craindre. Il avait trouvé que cela correspondait au portrait de sa mère.

Maintenant, c'était elle qui le comparait à un animal, certes plus sympathique. Mais il douta que cette image qu'elle avait du manchot fut celle d'un animal placide et joueur. Il retira docilement les mains de ses poches et exprima plus clairement sa commande en l'agrémentant d'un " s'il vous plaît, madame ", achetant ainsi temporairement la paix avec sa maman.

La serveuse les invita à s'asseoir à une table qu'elle désigna au centre du salon. Cette table, qui venait d'être libérée, permettait d'avoir une vue d'ensemble sur le salon de thé qui n'était pas très vaste. L'atmosphère y était apaisante. Une couleur miel dominait, comme s'il en coulait sur les murs pour donner au lieu une ambiance sucrée, rassurante et délicate.

Comme pour contraster avec cette douceur, les petites tables rondes étaient en fer forgé. Les chaises étaient le compromis de cette contradiction : leur siège était recouvert d'un épais coussin en velours rouge et leur dossier était en acier poli. Au mur étaient accrochés quelques tableaux aux prétentions artistiques tout à fait modestes. Leur rôle était de participer discrètement à la décoration du salon, sans plus de prétention. A l'exception de l'un d'entre eux qui avait été donné par une cliente habituée qui avait peint une petite fille vêtue de haillons jouant aux dominos au milieu de maisons en ruines détruites par des bombardements. La fillette jouait sans témoin, ni vainqueur ni vaincu. Il n'y avait qu'elle, seule, pour jouir de sa victoire en toute intimité.

Un vieil homme assis à la table qui faisait face à ce tableau avait détourné son attention de la peinture pour suivre la scène de la mère et de son fils. Le petit garçon s'assit et posa la main droite sur sa poche comme pour protéger son contenu des regards indiscrets. Son index caressa nerveusement la pièce de tissu. Le vieil homme fronça les sourcils et parut intrigué puis absorbé par ce geste au point de ne pas entendre la serveuse lui parler. N'obtenant pas de réponse, elle formula un peu plus fort sa question et se pencha pour se faire remarquer.

_ Voulez-vous autre chose aujourd'hui, Monsieur, demanda-t-elle ?

Le vieil homme sortit de ses pensées, regarda son assiette dans laquelle il ne restait que quelques miettes de son crumble aux pommes et à la cannelle. _ Non, je vous remercie, répondit-il.

Il prit sa montre de gousset et, au regard de l'heure, se frotta la bouche avec une serviette de table en papier marron, posa sur la table le montant dû pour sa consommation et se leva. Il salua la serveuse, envoya un regard bienveillant au garçonnet puis arrêta son pas devant la porte du salon. La pluie ne cessait de noyer l'avenue que le vieil homme devait traverser.

Il ouvrit la porte, prit un grand souffle et s'avança sur le trottoir.

Il avait rarement traversé la rue aussi rapidement et se retrouva en moins d'une minute devant la double-porte imposante de la Ria'z Bank. Ce genre d'établissement n'avait pas besoin d'un nom d'apparat pour amener à lui la clientèle. La renommée lui suffisait amplement.

L'intérieur de l'établissement était à la hauteur du bâtiment qui l'abritait. Le sol et les murs étaient recouverts de marbre de Carrare dont la froideur du blanc était adoucie par des touches de rouge en marbre de Yalu, les bureaux des conseillers en patrimoine étaient faits d'un alliage de verre, de métal

et de bois noble. Chacun disposait d'un espace suffisamment vaste pour assurer la confidentialité des conversations.

Des fleurs toujours fraîches et discrètement odorantes étaient plongées dans des vases posés sur d'élégants guéridons en pierre blanche.

Un conseiller s'avança vers le vieil homme pour l'accueillir et tendit la main pour le débarrasser de son manteau trempé par la pluie.

_ Bonjour, Monsieur De Metto. Soyez le bienvenu.

Il invita le vieil homme à le suivre. Sur le chemin, ils croisèrent un homme distingué, âgé d'une soixantaine d'année aux costume et bronzage impeccables. L'homme adressa un large sourire à ce client à qui il tendit la main en l'appelant par son prénom.

_ Comment vas-tu, Luiz ?

_ Ah, rien ne varie, mon cher Victor, répondit Luiz.

_ Donc, tout va bien. Jude, vous faites comme d'habitude avec Monsieur De Metto, dit l'homme élégant en s'adressant au conseiller en clientèle.

_ Bien sûr, monsieur le directeur, répondit docilement le conseiller.

_ Tes collaborateurs me traitent toujours comme un maharadja, Victor. Je te remercie, dit Luiz en adressant un clin d'oeil à son vieil ami.

_ Allez, je vous laisse. A bientôt, mon Luiz.

Le ton du directeur de la Ria'z Bank sembla sous entendre que les deux hommes se verraient très prochainement.

Luiz emboîta le pas de Jude. Ils s'avancèrent vers l'antichambre de la salle des coffres. La procédure ne variait pas. L'employé de la banque demanda à Luiz sa clef afin de voir le numéro gravé sur la tige. Même s'il la connaissait par cœur, le conseiller lut l'inscription de droite à gauche. La clef portait le numéro 93 Hg 52. Elle permettait d'ouvrir le vingt-cinquième coffre en partant de la gauche et placé au rang numéro 39 en partant du haut.

Jude ouvrit une lourde porte blindée recouverte de noyer. Il invita Luiz à entrer dans la salle des coffres le temps pour lui d'ouvrir une petite armoire dans l'antichambre et de saisir un code sur le clavier qui déclenchait l'ouverture des serrures. Luiz put introduire sa clef dans le coffre qu'il louait à la banque. Il en sortit un tiroir en acier noir qu'il posa sur une desserte en marbre qui se trouvait au centre de la salle. Il l'ouvrit, prit un objet à l'intérieur puis le rangea et referma le coffre.

Le conseiller savait que l'opération ne prenait pas plus d'une minute. Il raccompagna Luiz jusqu'à son bureau et l'invita à s'asseoir.

_ Je vous remercie. Je n'ai pas le temps aujourd'hui, jeune homme, dit Luiz.

Même si Jude avait bientôt atteint la quarantaine, cela laissait à Luiz une bonne trentaine d'année d'avance lui autorisant ce genre de familiarité. Le conseiller ouvrit un tiroir, compta quelques billets et les tendit à Luiz :

_ Voici vos cent cinquante euros, Monsieur De Metto.

Le vieil homme fit un signe de tête en guise de remerciement, puis s'avança vers la sortie. Un groom lui apporta son manteau. Luiz sourit car au même moment passait sur le trottoir, hâtant le pas, la dame du salon de thé suivie de son garçon qui avait remis les mains dans ses poches.

Luiz revint à la Ria'z Bank la semaine suivante. Le temps étant plus clément, il n'avait pas mis d'imperméable. Il était habillé d'une chemise blanche sur laquelle il avait enfilé son traditionnel veston. Luiz en possédait une collection qu'il déclinait en fonction des saisons, de ses humeurs et de ses envies, avait-il dit à Jude, qui s'était intéressé à cette habitude vestimentaire, tant pour entretenir le relationnel que par curiosité. Ce jour-là, son veston était noir.

Jude n'était pas parvenu jusqu'alors à percer le secret d'une autre habitude de Luiz qu'il avait remarquée au fil du temps et des va-et-vient du vieil homme. Il en avait parlé à Magdelaine qui occupait une place de choix dans la banque. Elle était chargée de l'accueil téléphonique de l'établissement et était assise dans un angle de la salle permettant de voir tous les clients qui entraient et sortaient.

Jude avait demandé à la jeune femme de regarder précisément le détail qu'il avait remarqué et lui dit qu'ils en reparleraient quand un mois se serait passé.

Un mois plus tard, elle ne pu que confirmer l'observation de Jude. Chaque vendredi à 18h00, Luiz entrait dans la Ria'z Bank les bras ballants. Il demandait à avoir accès à son coffre, prenait cent cinquante euros et ressortait de la banque la main dans la poche de son veston. Il revenait le lendemain à 12h30 la main toujours dans la poche de son veston et demandait de nouveau à avoir accès à son coffre. Puis il ressortait de la salle des coffres les bras ballants.

Cependant, Magdelaine refusa de poursuivre la discussion, trouvant la chose anodine et considérant cela incorrect et non-professionnel que d'espionner ainsi Monsieur De Metto.

Ce détail obnubilait Jude. Dans un premier temps, il pensa que le vieil homme mettait la main dans sa poche pour tenir fermement les cent cinquante euros qu'il retirait dès qu'il sortait de la salle des coffres. Mais Jude s'était aperçu que Luiz tenait cette posture avant de retirer l'argent, dès qu'il sortait de la salle des coffres.

En bon professionnel, il n'osait pas demander à son client ce qu'il pouvait bien cacher ainsi chaque vendredi soir en sortant de la banque et chaque samedi matin en y revenant. Un vendredi, alors que Luiz sortait le tiroir blindé de son coffre, Jude resta l'air nonchalant dans l'entredeux portes pour tenter de voir ce que pouvait bien contenir le coffre. Mais Luiz était vigilant et montra poliment qu'il ne souhaitait pas que l'on voit ce qu'il faisait en tournant le dos à la porte pour cacher ses gestes. Jude comprit le message et se résigna à ne plus tenter de percer le mystère.

Mais l'idée ne le lâcha pas. Il tenta de convaincre Magdelaine d'obtenir une information du vieil homme au détour d'une conversation. Luiz la considérait avec une tendresse parfois comparable à celle que peut avoir un grand-père pour sa petite fille. Jude pensa que cette faiblesse tromperait la prudence de Luiz le temps d'une révélation. A force de persuasion qui relevait presque du harcèlement, la jeune femme consentit à glisser innocemment la question entre deux paroles convenues.

_ Bonjour, jolie jeune femme. Comment vous portez-vous aujourd'hui, lui demanda Luiz ? _

Fort bien, Monsieur De Metto, répondit-elle.

Madgelaine était tentée d'employer un langage plus soutenu et feutré avec ce client qu'avec tout autre. Il lui inspirait le respect, la droiture et la politesse. Elle avait l'habitude de dire à ses collègues que l'art de vivre rayonnait en cet homme.

_ Comme un charme, serais-je tenté de dire, belle enfant.

Luiz posa délicatement la main sur celle de l'hôtesse en signe de tendresse plus que par malice.

_ Qu'avez-vous dans votre poche que vous redoutez d'en voir tomber, Monsieur De Metto ? _

Pardon, s'étonna Luiz ?

Au moment où elle posa la question, Magdelaine se demanda comment elle avait pu trahir le respect qu'elle avait pour le vieil homme. Mais il était trop tard. Il fallait qu'elle aille jusqu'au bout.

_ Vous avez toujours la main dans la poche de votre veston. Je me demandais simplement ce qui pouvait s'y trouver de si cher.

_ Un présage, répondit Luiz en écarquillant les yeux.

Puis il tourna les talons et sortit, laissant la jeune femme sur sa faim. Elle rapporta la réponse à Jude qui la tourna et la retourna dans sa tête jusqu'à ce que les lettres se superposent pour ne former qu'un amas d'hypothèses inexploitables tant il manquait de pièces au puzzle. Cela l'agaça, puis l'énerva, puis l'excéda pour finir par provoquer en lui un sentiment inattendu à l'encontre du vieil homme.

Jude s'entretint avec son directeur sur le cas de Luiz. Il lui dit qu'il devenait de plus en plus risqué pour lui de prêter de l'argent à son client sans avoir la certitude qu'il honore un jour sa dette.

_ La dette de Monsieur De Metto se monte à plusieurs milliers d'euros maintenant et il commence à devenir âgé.

_ Je le sais, répondit Victor. J'ai fait une promesse à sa femme... [//perdit son regard dans l'eau que contenait le verre qu'il avait à la main. Jude fut étonné de ce moment de confiance que son patron lui offrait] ... qu'il est peut-être temps de rompre dans l'intérêt de tous.

Jude ne pu totalement cacher le sourire qui perça au coin de sa bouche. Victor ne s'en aperçut pas, contrarié par la décision qu'il venait de prendre. Il demanda à son collaborateur de faire le nécessaire. Ce dernier regretta de ne pas avoir abordé le sujet plus tôt. Luiz était ressorti de la banque une heure auparavant avec cent cinquante euros de plus.

Le lendemain, Jude se prépara à accueillir Luiz à 12h30 comme chaque samedi. Il travailla son argumentation, allant crescendo d'un ton compatissant vers un ton ferme, voire tranché.

Mais les minutes passèrent, les heures se succédèrent et Luiz n'apparut pas. Jamais en quinze années il n'avait manqué un seul de ces " rendez-vous " à la banque, la semaine de Noël et celle du jour de l'an mises à part.

Le conseiller décida d'en parler à son directeur le mardi suivant à la première heure. Mais ce fut au tour de son directeur de ne pas apparaître ce matin-là.

Il avait dû se rendre à la bénédiction du corps de l'une de ses vieilles connaissances qui avait décidé de tirer sa révérence.

Le corps de Luiz reposait sur la table froide du funérarium, au centre d'une pièce sombre dans laquelle planait une odeur d'encens. Des cierges étaient posés sur des guéridons en marbre noir dans chaque coin de la pièce comme pour alourdir encore l'ambiance qui régnait dans cet endroit. Des chaises étaient disposées de part et d'autre de la table afin que les visiteurs souhaitant s'attarder un peu aux côtés du défunt puissent reposer leur corps. Ainsi pouvaient-ils consacrer leurs efforts à porter à leur hôte une dernière attention, une ultime intention ou un profond regret.

Luiz était très élégamment vêtu pour se rendre dans sa dernière demeure. Il portait une chemise blanche, un veston noir et un pantalon à pinces. Son visage était grave mais un soulèvement du coin des lèvres laissait supposer qu'il riait intérieurement. La posture qu'on avait donnée à son corps interpela Victor. Il trouva cela mal placé, voire même irrespectueux. Il n'osa cependant pas protester auprès de la

seule parente qui restait à Luiz et qui avait accepté de veiller le corps malgré la distance qui la séparait de son grand-oncle.

Le temps passa dans le silence le plus complet.

Le directeur de la banque se souvint de sa première rencontre avec Luiz. Comme chaque vendredi soir, il avait été invité à une soirée entre amis autour d'une table de poker. Elena, qui était une redoutable joueuse de poker et une inconditionnelle de ces soirées qui s'achevaient souvent au petit matin, était accompagnée de son mari, Luiz. Elle l'avait initié à son jeu favori et voulait le faire entrer dans ce qu'elle appelait " la cour des grands ".

Victor se souvint que les premiers plis de Luiz n'étaient pas prometteurs et que sa chance et son talent ne s'améliorèrent pas au fil du temps. Cela désolait Elena qui était une joueuse remarquable, dotée d'un instinct, d'une stratégie et d'une maîtrise de soi qui lui avaient fait gagner énormément d'argent. C'était grâce à cet argent, gagné dans une autre vie autour de tables de poker, qu'elle avait pu être acceptée dans le club très fermé des clients de la Ria'z Bank.

Avant qu'Elena ne disparût, terrassée par un cancer, elle fit promettre à Victor de toujours considérer " son Luiz ", de s'assurer qu'il continuerait à vivre et à s'amuser et qu'il ne manquerait de rien. Victor lui promit de faire tout ce qui était possible pour que la solitude ne soit pas fatale à Luiz.

Il lui permit ainsi de venir chaque vendredi soir s'asseoir à leur table de jeu. Luiz prenait la place de sa chère épouse et jouait. Il ne gagnait jamais rien, ou presque. Mais il jouait et, par là, se rapprochait d'Elena en la faisant revivre un peu le temps de quelques parties de cartes. Il sortait de la poche de son veston un médaillon en or serti d'un camée bleu qu'il posait tout à côté de lui et sur lequel il jetait automatiquement un œil avant de miser, comme pour prendre conseil auprès d'Elena. Bien plus qu'un porte-bonheur, c'était un talisman. Sa femme disait souvent que sa chance au poker avait commencé le jour où elle avait porté ce médaillon pour la première fois et que la fortune ne l'avait plus quittée depuis. Mais Luiz ne cherchait pas la richesse. Plus maintenant. Il cherchait simplement à ramener à ses côtés son épouse tant regrettée le temps d'une soirée de poker.

Victor avait pris conscience de l'importance de ces soirées pour Luiz et avait toujours permis à son ami de jouer, même quand celui-ci n'eut plus un euro devant lui. Afin d'honorer la promesse qu'il avait faite à Elena, il décida de " prêter " à Luiz cent cinquante euros - pas un de plus - chaque vendredi

soir. Mais Luiz revenait toujours les mains vides, demandant d'avoir accès à son coffre pour y ranger le pendentif d'Elena qu'il tenait précieusement dans la poche de son veston.

La journée se termina sur ces souvenirs. La petite-nièce de Luiz et Victor décidèrent de laisser le corps à la nuit. Un visiteur arriva *in extremis* avant que les portes du funérarium ne soient verrouillées par le gardien. Ce dernier accepta une visite de cinq minutes ce qui, selon le retardataire, était bien suffisant.

L'homme entra dans la pièce, s'assit et mit sa tête dans ses mains comme pour se recueillir. Il regarda un long moment ses chaussures ou les dessins du carrelage comme pour repousser le moment où il ferait face à sa victime. Toute la nuit il avait élaboré, démonté puis reconstruit la démarche qu'il allait faire et les mots qu'il allait prononcer.

Mais au moment de regarder en face celui qu'il regrettait d'avoir trompé, les mots ne sortaient pas. L'argumentaire qu'il avait échafaudé pour expliquer son geste inexcusable lui parut bien fragile. Il mit la main dans la poche de son manteau, en retira un objet sur lequel il garda le poing fermé comme pour le cacher des regards indiscrets. Il leva les yeux et les posa sur l'endroit dans lequel il voulait enfouir cet objet.

Il avait imaginé la chose plus aisée. La main de Luiz était dans la poche de son veston, ce qui empêcha le visiteur d'y glisser discrètement le médaillon en or jaune serti d'un camée bleu. Il devait remettre dans la poche de Luiz l'objet qu'il y avait trouvé lors de leur dernière soirée de poker. Il l'avait subtilisé sans éveiller les soupçons du vieil homme. En dehors du coffre de la banque, la salle de poker était le seul endroit dans lequel Luiz savait son médaillon en sécurité car il n'y avait autour de la table que des personnes de confiance.

Le voleur avait remarqué ce défaut de vigilance autour du porte-bonheur qui avait permis à Elena de cumuler les gains. Il le subtilisa aisément mais fut rapidement pris d'un regret qui se transforma en remord quand il apprit que Luiz avait mis fin à ses jours, meurtri par cette perte.

Il regarda la poche du veston de Luiz un long moment. Le gardien vint lui dire qu'il devait fermer les portes. Le visiteur lui répondit qu'il avait encore besoin de deux minutes, ce que le gardien lui accorda non sans montrer son mécontentement.

L'homme se hâta, prit le bras de Luiz pour retirer la main de son veston et y glisser le médaillon. Il eut un geste de recul en découvrant qu'un papier était glissé dans la main du défunt. Il regarda vers la porte afin de vérifier que le gardien du funérarium ne pouvait le voir et prit le papier entre ses doigts pour le faire glisser délicatement. Il trouva cette précaution stupide, Luiz, endormi pour l'éternité ne pouvant être dérangé par la manœuvre. Il déplia soigneusement ce qui semblait être une lettre reprenant les dernières volontés de Luiz et la lut.

Ainsi j'avais raison. Le remord fut plus fort que l'envie. Il vous a contraint de me rendre le bien que vous m'avez dérobé.

J'ai longtemps réfléchi à la façon de me le faire restituer. La chose m'est apparue comme une évidence quand j'ai regardé le tableau accroché dans le salon de thé et qu'avait peint Elena. Elle avait imaginé cette scène de la petite fille jouant aux dominos pour rappeler que la vie n'est qu'un amusement et qu'il est possible de jouer de tout en toutes circonstances.

J'ai décidé de mettre cette leçon à l'épreuve et vous remercie de lui avoir donné raison. Je me suis donné la mort afin de laisser croire que cette perte m'avait terrassé. Il y avait une partie de vérité. Mais j'étais avant tout persuadé que vous n'auriez pas le courage de conserver mon médaillon sachant que votre geste m'avait poussé à commettre l'impensable.

J'ai demandé dans ma lettre d'adieu qu'à mes funérailles on mette ce mot dans ma main et que l'on glisse celle-ci dans la poche de mon plus beau veston en pariant que le voleur regrette son geste et me rende mon bien le plus précieux. Je viens de gagner ma dernière partie de poker même si la mise était hors de prix.

Ayez maintenant la bonté, si cette hauteur de sentiment vous est accessible, de donner le médaillon de ma douce Elena à ma petite nièce en lui disant qu'il s'agit du dernier gain de son grand-oncle à son jeu préféré et qu'il lui confie précieusement.

Mon seul regret est de ne pas savoir de qui vient cette ultime trahison qui nous réunit aujourd'hui.

Gardez ce mot en souvenir et remettez ma main dans la poche de mon veston.

Toute victoire, aussi belle et périlleuse à obtenir soit-elle, ne vaut que si elle est notoire. Le succès intime ne s'impose qu'à celui qui en bénéficie et qui peut en tirer une fierté toute personnelle.

C'est ce qu'aurait pu constater Luiz en voyant son visiteur remettre le mot dans le creux de sa main et replacer celle-ci dans la poche de son veston, comme si rien n'avait été bougé.

